

# 1

C'était le deuxième mardi du mois d'avril, il était près de 20 heures... Marie-Hélène Saulnier se sentait d'excellente humeur : son mari devait se rendre à une réunion de son club et elle s'était promis de « se mijoter » une bonne petite soirée, pour elle toute seule... Elle se rappelait que, à un dîner de ce fameux club où ces messieurs avaient daigné inviter les femmes, le président d'alors, dans son allocution de bienvenue, avait remercié ces dames qui, le reste de l'année, club oblige, « *se privaient de la présence de leur mari deux fois par mois* » !

En riant, Marie-Hélène avait alors traité le président d'affreux macho, ajoutant que c'était faire preuve de suffisance que de se croire indispensable, les épouses pouvant être heureuses, de temps en temps, de se retrouver seules, sans bonhomme à la maison... D'ailleurs, elles étaient nombreuses à partager le point de vue de madame Saulnier, mais aucune d'entre elles n'avait encore osé afficher publiquement ses opinions. Du reste, tout le monde s'était étonné de voir que Marie-Hélène avait osé prendre la parole ; elle était en général plutôt timide. On la trouvait falote, sans grande personnalité. Dans les réunions, elle écoutait plus qu'elle ne parlait et on disait : « *Elle est gentille* » avec le ton un peu méprisant, quelque peu condescendant qui accompagne généralement le mot « gentil ». Cela sous-entendait : « *Elle ne ferait pas de mal à une mouche, mais elle ne présente pas*

*beaucoup d'intérêt.* » Il est vrai que, née avec une cuillère d'argent dans la bouche, elle n'avait jamais eu qu'à se laisser vivre, en pauvre petite fille riche. Etudes médiocres, maigres résultats au piano et flou artistique pour le dessin, mais elle était gentille...

Alors, ce soir-là, comme chaque deuxième et quatrième mardi du mois, Marie-Hélène, sachant que son mari ne viendrait pas dîner, commença à se préparer un plateau-repas qu'elle dégusterait tranquillement en regardant la télévision. Elle se réjouissait d'avance à l'idée de voir un film de Rohmer enregistré depuis déjà un certain temps; l'occasion de le visionner ne s'était pas encore présentée. Robert Saulnier, lui, préférait de beaucoup les westerns, les films d'aventure et les policiers.

Au premier abord, à voir Marie-Hélène, on n'aurait jamais cru qu'elle avait toujours vécu dans l'aisance. Cette grande femme de 43 ans, mince, brune et aux traits quelque peu anguleux ne se rendait chez le coiffeur que pour lui demander de couper ses cheveux au carré. Aucune permanente ne les soutenait, aucun brushing ne les gonflait, ils lui tombaient jusqu'aux épaules et comme souvent une longue mèche lui coulait sur le côté droit du visage, elle avait un joli mouvement de tout le buste pour la rejeter en arrière. Dans le domaine des vêtements, Marie-Hélène était attirée par tout ce qui était classique, par les matières nobles et les coloris naturels. Elle choisissait alors de sobres chemisiers de soie, de confortables tailleurs de tweed, des vestes de cachemire. Malheureusement, les plus jolis modèles, sur elle, perdaient tout leur charme... Les jupes godaillaient et semblaient avoir oublié leur arrondi; un châle qui aurait enveloppé d'autres femmes avec chic devenait un bout de tissu informe et les corsages perdaient toute tenue.

Marie-Hélène ne s'était jamais occupée de son apparence, ni de l'impression qu'elle pouvait donner aux autres.

Pour son mari, c'était tout le contraire... Toujours tiré à quatre épingles, celui qui se faisait surnommer Bob - il détestait son prénom de Robert, hérité d'un grand-oncle paternel - était fort attentif à son image. Les plis du pantalon tombaient exactement et le pull-over négligemment jeté sur les épaules révélait à un œil averti une nonchalance étudiée. On citait souvent « *la classe de Bob* », « *l'allure de Bob* » et son tailleur de la Grande-Rue se vantait de l'avoir pour client, c'était sa meilleure publicité.

Le couple habitait à Besançon, avenue Edouard Droz, dans un appartement situé au troisième étage d'un grand immeuble qui possédait deux expositions. Au levant, il donnait sur Bregille, une des sept collines qui entouraient la ville, fière alors de se comparer à Rome ! Il était intéressant de voir comment les constructions étaient étagées, de bas en haut, du plus ancien au plus récent. Au pied de la colline, des maisons 1900 dont l'une, particulièrement, avec sa belle grille de fer forgé, ses fenêtres toutes différentes aux courbes délicates et quelques vitraux que l'on devinait, était représentative de l'Ecole de Nancy.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le plateau de Bregille, peu habité, avait été un lieu de promenade pour les Bisontins et les touristes. Son accès étant difficile, on construisit un funiculaire qui, la population augmentant, fut utilisé par des milliers et des milliers d'usagers. Les années passant, les Bregillois s'étaient équipés en voitures et les autobus de la CTB avaient desservi tout le quartier. Le funiculaire n'eut bientôt plus de raison d'être, d'autant plus que la mise aux nouvelles normes promettait d'être ruineuse.